*Fiction & Cie*

**Patrick Deville**

# Saint-Nazaire

est un roman sans fiction



*Seuil*

# SAINT-NAZAIRE

*Fiction & Cie*



Patrick Deville

# SAINT-NAZAIRE

## est un roman sans fiction

*Seuil*
*57, rue Gaston-Tessier, Paris XIX*e

COLLECTION
« Fiction & Cie »
fondée par Denis Roche
dirigée par Bernard Comment

ISBN 978-2-02-157537-8

© Éditions du Seuil, octobre 2024

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

www.seuil.com

Ce matin à six heures, comme j'allais prendre le bateau à vapeur pour Paimbœuf et Saint-Nazaire, ce café sur lequel j'avais compté m'a présenté ses portes hermétiquement fermées.

STENDHAL, *Voyages en France*, 1838

## les deux rives

Il est toujours agaçant d'être né quelque part. On ne choisit ni le siècle ni le lieu. Pas non plus la langue maternelle. Il est davantage ridicule de s'en prévaloir, n'y étant pour rien. Je ne suis pas né à Saint-Nazaire. Peu s'en fallut.

Un enfant ballotté par la guerre devint mon père. Après la fuite à pied sur les routes de l'exode depuis le Nord avec sa mère et sa sœur, le camp de triage des réfugiés à Paris, leur envoi dans le Midi, les maquis du Lot jusqu'à la libération de Cahors, il avait trouvé un emploi dans le Lazaret de Mindin en face de Saint-Nazaire. Cet ancien lieu de quarantaine pour marins infectés, devenu camp de prisonniers après la reddition allemande, assemblait depuis un hôpital psychiatrique et un asile de vieillards. Si on y mourait beaucoup personne n'y naissait.

Ma mère s'était installée là après leur mariage en janvier 1957. Ils habitaient une aile de la « Porte monumentale » qui donnait sur le fleuve.

Traverser celui-ci en décembre sur les flots houleux pour gagner la maternité de Saint-Nazaire était déconseillé. Elle choisit celle de Paimbœuf, sur la rive gauche, à quelques kilomètres par la route en amont. Pendant une petite semaine, je fus paimblotin.

À vol d'oiseau, notre Lazaret était à mi-chemin des deux ports de Paimbœuf et de Saint-Nazaire, celui de la marine en bois et celui de la marine en fer, celui de l'avenir et celui du passé.

Depuis longtemps la partie était jouée. L'Empereur descend la Loire en août 1808, vient inspecter à Paimbœuf le chantier de la frégate *La Méduse*. Depuis mai c'est la guerre d'Espagne qu'allait écrire Chateaubriand et peindre Goya. Elle est mal engagée. La construction de la flotte de guerre prend du retard. Napoléon traverse l'estuaire debout à la proue du canot impérial, la main droite à plat sur l'estomac, coiffé du bicorne et scrutant la rive nord. Il y retrouve ses ingénieurs navals Groleau et Goury : « Paimbœuf ne peut se prêter qu'à la construction de frégates, la pointe de Mindin sur la rive gauche et Bonne-Anse sur la rive droite se refusent à tout établissement maritime. L'anse de Saint-Nazaire est la seule disposée pour recevoir le bassin projeté. »

Passé le glorieux temps des armateurs et des charpentiers de marine, Paimbœuf était à la fin

de ces années cinquante une ville pauvre autour de son usine de produits chimiques Kuhlmann. De l'autre côté de l'estuaire, les saint-simoniens sous le Second Empire avaient ouvert de vastes chantiers navals et lançaient des paquebots transatlantiques. Plus tard le *Normandie* entre les deux guerres. On y bâtissait le *France* quand je naissais à Paimbœuf. Mais c'est plus tard qu'on apprend tout ça, plus tard qu'on lit la bibliothèque, plus tard qu'on découvre, étonné, que ces lieux existaient avant qu'on ne les vît soi-même.

*Béatrix* n'est pas le premier roman qu'on ouvre de Balzac. C'est pourtant dans celui-ci qu'on apprend, comme si on ne le savait déjà, que « Saint-Nazaire est séparé de Paimbœuf par l'embouchure de la Loire, qui a quatre lieues de largeur. La barre de la Loire rend assez capricieuse la navigation des bateaux à vapeur ; mais par surcroît d'empêchements, il n'existait pas de débarcadère en 1829 à la pointe de Saint-Nazaire, et cet endroit était orné des roches gluantes, des récifs granitiques, des pierres colossales qui servent de fortifications naturelles à sa pittoresque église et qui forçaient les voyageurs à se jeter dans des barques avec leurs paquets quand la mer était agitée, ou quand il faisait beau d'aller à travers les écueils jusqu'à la jetée que le génie construisait alors ».

On comprend que Stendhal aurait bien aimé

s'enfiler un petit remontant avant de tenter à son tour l'aventure.

Parce qu'on est resté des années immobile à regarder glisser les bateaux devant l'étroite fenêtre d'une aile de la Porte monumentale du Lazaret ouvrant sur le fleuve, qu'on demeure fasciné par ce cadre rectangulaire de l'enfance, on cherche, au fil des pages et des rayonnages.

Dix ans après Balzac, et un an après Stendhal, à l'été de 1839, le jeune Jules Verne s'enfuit de la maison paternelle à Chantenay en aval de Nantes. Il a onze ans, embarque comme mousse à bord de la *Coralie*. Il veut aller jusqu'aux îles et rapporter un collier de corail pour sa cousine Caroline. Son père le rattrape à la première escale de Paimbœuf. C'est un an plus tard que l'enfant verra la mer pour la première fois, « voici Saint-Nazaire, son embryon de jetée, sa vieille église avec son clocher d'ardoises », l'enfant exulte, « enfin j'avais vu la mer, ou tout au moins la vaste baie qui s'ouvre sur l'Océan entre les extrêmes pointes du fleuve ».

Verne éprouve le même vertige à contempler les lieux de ses devanciers. Il lira le *Voyage autour du monde* de Louis-Antoine de Bougainville un siècle avant lui. La *Boudeuse* croisait entre Saint-Nazaire et Mindin, s'en allait découvrir l'île de Tahiti.

Ces « roches gluantes » selon Balzac protégeaient une « église pittoresque » dont Grégoire de

Tours mentionne au sixième siècle qu'elle abritait des reliques de saint Nazaire : tout cela, église et roches et reliques, a disparu dans le creusement des écluses qui allait faire de ce lieu l'île artificielle du Petit-Maroc, peut-être par la déformation du breton Ti Ar-roc'h, « la maison sur la roche », ou la présence de sardiniers marocains. Les seuls étrangers étaient alors des marins-pêcheurs. La vie était austère et âpre, méfiante de l'extérieur.

De cet isolement, Balzac encore est le témoin. Il écrit que « les habitants de ce territoire, que vous verrez découpé comme une dent sur la carte de France, compris entre Saint-Nazaire, le bourg de Batz et Le Croisic, s'accommodent assez de ces difficultés qui défendent l'approche de leur pays aux étrangers ». Longtemps ces paysans du marais de Brière qui deviendraient ouvriers aux chantiers navals se sont sentis à l'écart du monde. Saint-Nazaire était une ville qui ne faisait rien pour séduire, un lieu de labeur et de vent, une ville plus tard meurtrie, rayée de la carte par les bombardements alliés de 1943, parce que la base sous-marine nazie était indestructible, une ville plus tard redessinée à angles droits par l'urbaniste Noël Le Maresquier, jusqu'en 1978.

On associe peu, ou associait peu, dans l'imaginaire national, au nom de Saint-Nazaire le tourisme balnéaire. Et pourtant l'été, tout au long de la côte sud, du Petit-Maroc jusqu'à la plage de

Monsieur Hulot, c'étaient l'alternance des dunes et des écroulements de rocs à la verticale du chemin des douaniers au-dessus des baies ensoleillées, les criques sauvages vers lesquelles descendent des escaliers abrupts, celle de Bonne-Anse et celle, secrète et préférée, dont je tairai le nom, le sentier vers l'ouest jusqu'à Pornichet, l'anse sableuse de Kerlédé, les falaises fleuries d'ajoncs au bout des pinèdes et les eaux vertes et bleues transparentes.

Parfois, le soir, je prenais un verre au dernier étage du Building avec Joël Batteux. Depuis ce nid d'aigle où il élevait des poules sur sa vaste terrasse en plein ciel, comme depuis la passerelle au-dessus du pont supérieur d'un navire dont il était le capitaine, nous observions, un verre de whisky à la main, la ville en bas devant nous, ce port que nous aimions peut-être d'autant plus que ni lui ni moi n'étions nazairiens de naissance, que c'est peu à peu que s'étaient tissés nos liens avec cette ville dont il fut maire pendant plus de trente ans. Souvent il pestait contre ce complexe nazairien d'infériorité, une ville de gens modestes, une ville sans bourgeois. Ceux-là vivaient à Nantes et l'été à La Baule, du temps que la classe ouvrière existait encore, dans un mépris et une ignorance réciproques, La Baule et Saint-Nazaire sur l'Atlantique comme Gdansk et Sopot sur la Baltique, à quelques kilomètres les palaces et les chantiers.

On lui devait la métamorphose urbaine, l'idée de commander à l'architecte Claude Vasconi, après le Forum des Halles à Paris, de venir construire ici le « Paquebot » en 1987 au milieu de la très longue avenue de la République qui joignait rectiligne la gare à la mairie. Ces voies trop larges de Le Maresquier où s'engouffraient les bourrasques avaient été tracées pour l'auto, qui peu à peu se voyaient doublées de pistes cyclables et d'une végétation foisonnante. Le projet Ville-Port avait au début du siècle rapproché le centre des docks. Saint-Nazaire s'était à nouveau tournée vers la mer.

Ce « Building », élevé dans les années cinquante avec les crédits des dommages de guerre, demeurait avec ses onze étages le point culminant, où nous fumions accoudés à la rambarde, à la verticale, la nuit, de l'eau noire du bassin, du pont levant sur l'écluse, des petits chalutiers endormis. Lui-même navigateur à la voile, il avait convaincu les organisateurs de courses transatlantiques de choisir ce bassin comme lieu de départ ou d'arrivée et pris part à l'une d'elles. Jouant sur les quatre lettres de la SNSM, la Société nationale des sauveteurs en mer, une course reliait en 2005 une autre SNSM – Saint-Nazaire Saint-Malo –, par la pointe de la Bretagne et le rail d'Ouessant, plus de deux cent quatre-vingts milles marins, plus de cinq cents kilomètres. Yvan Bourgnon, navigateur suisse de La Chaux-de-Fonds arrivé adolescent à

Saint-Brévin-l'Océan de l'autre côté de l'eau, au sud de Mindin, dans ce club nautique où j'avais appris adolescent à barrer, en avait établi le record en moins de quatorze heures.

Ces nuits-là, au-dessus du port au milieu de la ville, après que poules et goélands s'étaient tus, nous admirions en silence les quais, les grues sur rails, le bel arrondi si touchant devant l'ancien terminal frigorifique et derrière lui la base sous-marine allemande. À main droite, au-delà du phare du Petit-Maroc, à l'horizon, la longue guirlande des lampadaires du grand pont sur l'estuaire pointillait le ciel.